

L'architecture romane en Lorraine

A propos d'un ouvrage récent

Par la publication, il y a quelques années, de son étude sur *la cathédrale de Verdun et sa place parmi les grands édifices en Lorraine et en Rhénanie* (Le Pays lorrain, 1971, p. 14-32), Monsieur Hubert Collin faisait pressentir l'intérêt qu'il allait porter à l'architecture romane de notre province. Préludant à la publication d'un catalogue descriptif et historique des églises romanes en Lorraine, fruit d'une enquête persévérante menée depuis de longues années sur le terrain, le distingué directeur des archives départementales de Meurthe-et-Moselle vient de nous offrir, à titre d'introduction, le volume de synthèse embrassant l'ensemble du phénomène architectural : *les églises romanes en Lorraine*. Edité sous les auspices de la Société d'archéologie lorraine et du Musée lorrain de Nancy, l'ouvrage s'impose d'emblée à l'attention par la richesse et la perspicacité des analyses, la densité et la clarté de l'exposé, l'abondance et la qualité d'une remarquable illustration présentée en planches hors-texte.⁽¹⁾

* *
*

Le domaine architectural mis en lumière par l'auteur couvre la période de deux siècles dont, par commodité, on peut placer le départ à l'an mil. La Lorraine participe pleinement alors au mouvement de renaissance architecturale qui revêt la Gaule de ce blanc manteau d'églises dont témoigne le moine Glaber. A Metz, la nouvelle cathédrale de Thierry 1er est consacrée en 1039; celle de Saint-Gérard à Toul l'avait été en 984. A Verdun, l'évêque Heimon agrandit, sinon reconstruit, l'antique basilique diocésaine.

L'église, rurale ou urbaine, se présente en général comme une œuvre collective résultant d'une convergence de volontés où l'on voit intervenir le curé, percepteur des dîmes, le doyen de chrétienté représentant de l'évêque, le patron ou collateur de la cure. La diversité dans la maîtrise de l'ouvrage influence le parti de la construction où la tour-porche massive couramment appartient au seigneur, la nef modeste et discrète aux paroissiens, le chœur et le transept plus élaborés au clergé. Si l'on excepte les établissements monastiques, pour lesquels jouent des considérations d'exploitation rurale, l'implantation marque une préférence pour les lieux élevés, les sites en acropole ou à flanc de côteau, pour des raisons d'ordre matériel et pragmatique, mais peut-être aussi pour des motivations mystiques difficiles à cerner.

(1) *Les églises romanes de Lorraine. Introduction générale*. Nancy. Société d'archéologie lorraine, Musée Lorrain, 1981. 235 p., fig., pl. ("Les Guides du Musée Lorrain").

L'importance des tours est justement soulignée. Erigées à l'ouest, héritières des massifs occidentaux carolingiens, les tours-porche ou à pseudo-porche sans accès extérieur au rez-de-chaussée sont l'occasion pour le seigneur de manifester sa puissance : du haut de la tribune il assiste aux offices en étalant ses prétentions face aux officiants. La fonction liturgique, qui les fait habitats des cloches, est davantage mise en évidence lorsque les tours s'élancent au-dessus des croisées des transepts ou des entrées des chœurs, soit encore, dans le cas des églises importantes, cathédrales et collégiales, quand elles épaulent les aisselles des sanctuaires. Plus indécise apparaît la fonction des cryptes qui se sont conservées nombreuses : richement ornementées comme à Mont-devant-Sassey (Meuse), lumineuses comme à Neufchâteau (Vosges). Elles s'expliquent souvent par la topographie des lieux. Proches de chez nous, celles de la cathédrale de Metz et de l'église de Norroy-le-Veneur (Moselle) en offrent d'intéressants exemples.

La voûte sur croisée d'ogives fait son apparition vers 1140 dans le contexte roman du transept du prieuré cistercien de Droiteval (Vosges). Dans l'espace d'une dizaine d'années cette technique nouvelle envahit dans les églises les parties nobles réservées à la célébration du culte, supplantant les voûtes d'arêtes et les culs-de-four qui tombent rapidement en désuétude.

* *
*

Si le XI^e siècle se montre dominé par un ensemble de grands prélats hantés par la passion de bâtir, c'est à l'époque des empereurs ottoniens qu'il faut rechercher l'origine de l'architecture romane en Lorraine. Avec sa grosse tour occidentale carrée et deux clochers aux aisselles du chœur et du transept, l'église Saint-Maximin de Trèves, consacrée en 942, se situe au départ d'une disposition architecturale bientôt reprise à la cathédrale de Metz, peut-être aussi à l'église Saint-Vincent de la même ville, et encore à la cathédrale de Toul. L'abbatiale Saint-Vanne de Verdun, qui flanque de tours son chœur occidental, sert vraisemblablement de relais à la cathédrale que l'évêque Thierry-le-Grand reconstruit de 1048 à 1083 avec ses deux transepts et ses chevets plats opposés étayés de tours dont seul subsiste celui de l'ouest. L'abbatiale bénédictine de Saint-Mihiel (Meuse) y trouvera son modèle. Son imposante tour occidentale, conservée avec son porche et sa tribune, inspire l'évêque Pibon de Toul lorsque vers 1091 il édifie le massif de façade à deux campaniles de sa cathédrale.

Le lombard Antoine de Pavie, qui avait été reçu moine à Saint-Arnould de Metz, devait parachever à Lay-Saint-Christophe (Meurthe-et-Moselle) le parti né à Trèves et mûri en Lorraine. Le chevet à pans coupés de cette priorale, pris entre deux tours ouvertes à rez-de-chaussée sur le chœur et le transept et doublées à ce même niveau par une travée orientale carrée, deviendra l'archétype d'un nouveau système que l'architecte Garin inaugurera au nouveau chœur de Verdun.

A la même époque, et principalement dans la Lorraine du sud, les petites églises échappent à la contagion de ce mouvement. Des influences lombardes, mais surtout bourguignonnes, s'y font sentir; ainsi, par exemple, dans la modeste priorale de Bleurville (Vosges) bâtie vers 1026

au-dessus d'une crypte. Des circonstances particulières expliquent les réminiscences rémoises dans la construction, vers la fin du siècle, de l'église d'Olley (Meurthe-et-Moselle). Un dernier regard sur ce premier âge roman finissant nous fait découvrir dans la Lorraine du nord un groupe de trois cryptes : celle de Saint-Maur à Verdun, celles de Cons-la-Grandville (Meuse) et de la paroissiale de Norroy-le-Veneur (Moselle).

* *
*

Le rythme des constructions s'essouffle manifestement au cours des quarante premières années du XII^e siècle. Les rares églises alors surgies de terre restent fidèles au plan basilical avec des grandes arcades en plein cintre retombant sur des piles massives : Gondrecourt-le-Château (Meuse), Rupt-aux-Nonnains (Meuse), Mairy (Meurthe-et-Moselle), Scy (Moselle). Marsal (Moselle) se distingue, en outre, par son porche intérieur surmonté d'une tribune et son massif occidental à deux tours. Droiteval (Vosges) montre l'adaptation des traditions cisterciennes au modeste sanctuaire d'une communauté de religieuses et, nous l'avons vu, l'un des premiers essais, vers 1140, d'une croisée de transept sur ogives.

La nouvelle église abbatiale de Senones (Vosges), consacrée vers 1124, réalisée à l'initiative d'Antoine de Pavie venu de Lay-Saint-Christophe, s'écarte franchement des traditions locales par son déambulatoire entourant un chœur profond en hémicycle, par une chapelle absidale dans l'axe du sanctuaire, par l'ampleur de son transept surmonté à la croisée par une tour octogonale. Plus étonnante encore se révèle l'église en rotonde érigée, avec un chœur surélevé au-dessus d'une crypte, derrière le chevet de l'abbatiale dédiée aux saints Pierre et Paul. On en rapprochera des monuments à rotonde de la Bourgogne voisine : Saint-Germain d'Auxerre, Saint-Pierre de Flavigny, Saint-Pierre-le-Vif de Sens, Saint-Andoche de Saulieu, Saint-Bénigne enfin de Dijon réalisée par l'abbé lombard Guillaume de Volpiano qui, peut-être, ne fut pas étranger à la rotonde toulousaine de Saint-Mansuy. N'avait-il pas été appelé à Toul par l'évêque Berthold (996-1019) pour y introduire la réforme clunisienne !

Le fait capital de ce siècle reste cependant la reconstruction à neuf, par l'évêque Albéron de Chiny (1131-1156), du chœur oriental de la cathédrale de Verdun avec sa vaste crypte, ses deux tours de flanquement et leurs chapelles d'étage, l'imposant transept. Le chroniqueur a retenu le nom de l'architecte Garin qu'il compare à Hiram de Tyr, le bâtisseur du temple de Salomon. C'est témoigner du prestige dont devait jouir l'insigne monument hélas évincé plus tard par un chevet gothique. Après les archéologues qui avant lui s'étaient penchés sur les ardues problèmes de cette création, Monsieur Hubert Collin décrit le parti du chœur polygonal déduit du plan de Lay-Saint-Christophe, puis, s'appuyant sur le travail récent de Monsieur Norbert Müller-Dietrich, il en reconstitue la savante élévation avec ses contreforts, les arcatures entourant les baies, la galerie naine courant sous la toiture et, peut-être, une coursive intérieure (?).

Les édifices construits après Verdun s'appuieront sur ce modèle. Saint-Simon, aménagé dans la porta nigra de Trèves, répète le chœur

verdunois. Mont-devant-Sassey (Meuse), de peu postérieur à 1150, est une réduction simplifiée de l'œuvre de Garin. A la cathédrale de Trèves, le prototype est repensé dans la seconde moitié du siècle avant de reprendre un nouveau départ vers la vallée du Rhin. Le chœur oriental de la cathédrale de Besançon, rebâti après 1148, constituait vraisemblablement une variante du même schéma. Les chevets des cathédrales de Toul et de Châlons-sur-Marne fournissent d'autres exemples bien connus.

Les chevets à pans coupés venus de Verdun se substituent progressivement aux absides demi circulaires, s'affirment et règnent sans partage vers la fin du XII^e siècle dans l'ensemble de l'espace lorrain. Parallèlement se généralise un décor extérieur fait de divisions verticales et d'arcatures également inspirées de Verdun, encore que des variations sur ce thème donnent naissance à des solutions spécifiques à la Lorraine du sud et à celle du nord.

L'ornementation s'épanouit en une véritable floraison. Si elle épargne les tours-porche qui se contentent de leur effet de masse, elle éclate avec profusion sur les clochers surmontant les croisées et les entrées des chœurs et exalte les lieux où se déroule la célébration du culte. La contagion se propage au loin : l'église Sainte-Foy de Sélestat se place dans le sillage lorrain comme la tour occidentale de Saint-Mathias à Trèves. Des figurations en relief s'emparent des tympans de portes à Verdun et à Pompeierre (Vosges) qui se ressent d'influences bourguignonnes. Des figurations plus frustes se sont conservées sur des édifices pauvres dont Faux-en-Forêt et Sturzelbronn apportent le témoignage en Moselle. Elles cachent leur signification derrière l'abstraction de symboles qui semblent ne parler qu'aux seuls initiés. Avec beaucoup de finesse l'auteur y découvre un condensé théologique des fins dernières et il suggère le nom de firmament mystique. C'est vers le milieu du siècle que cette propension au décor atteint son maximum d'ampleur. Billettes, bâtons rompus, fleurs de diclytra, rinceaux s'épanouissant en palmettes ou s'étirant en bouclettes se glissent sur les cordons, les tailloirs, les archivoltes des portails. Les chapiteaux du type cubique, à feuillages ou à personnages ne demeurent pas en reste. Cette envolée lyrique s'apaise vers la fin du XII^e siècle et les édifices se contenteront alors, comme au début de l'art roman, de la pureté des lignes architecturales.

Face à l'extrême variété des monuments du second âge roman, il faut assigner une place à part au groupe ecclésial de Saint-Dié (Vosges) qui, après la cathédrale meusienne, se révèle être en Lorraine la plus intéressante réalisation de l'époque. Détruite par un incendie vers 1155, la double église de fondation très ancienne est reconstruite de fond en comble : Saint-Maurice avec une belle nef où alternent les piles fortes et les piles faibles, la petite église Notre-Dame qui lui est parallèle et se distingue par une puissante tour-porche, une nef couverte de tardives voûtes d'arête et terminée sur une abside en hémicycle flanquée de deux absidioles arrondies.

L'art roman lorrain jette ses derniers feux vers 1200 et cède le pas aux techniques gothiques au cours d'une brève période de transition où les procédés ancien et nouveau coexistent. Un groupe d'églises y fait figure de chefs de files. La collégiale de Liverdun (Meurthe-et-Moselle), au chevet plat, après 1184, qui influencera le Toulinois; puis, aux environs

de 1200, deux églises aux chevets à pans coupés : Longuyon (Meurthe-et-Moselle) qui sert de modèle à sa région propre, Gorze (Moselle) dont on reconnaît l'emprise dans la région messine et surtout à Waville (Meurthe-et-Moselle).

* *
*

Il existe bien, en définitive, une Lorraine monumentale romane ayant son architecture propre, distincte de celles des autres provinces tout en leur étant apparentée. En fait, il faut plutôt discerner deux groupes : celui du nord que l'on peut schématiser sous le nom d'*école romane tréviro-lorraine* ou mieux d'*école messine*, celui du sud, l'*école vosgienne*. Il n'est pas surprenant de retrouver ici la dualité diocésaine issue de l'époque gallo-romaine des diocèses de Metz et de Verdun d'une part, sur le territoire des anciens Médiomatriques, et celui de Toul, d'autre part, sur le territoire des Leuques. Des limites restent cependant floues et se perdent dans une zone de pénétrations réciproques qui passe par Saint-Mihiel, Sainte-Marie-aux-Bois, Blanzey, Laître-sous-Amance, Haute-Seille. L'unité lorraine n'exclut pas les diversités dont le rappel s'exprime en conclusion du travail de Monsieur Hubert Collin.

* *
*

Voici rapidement et sans doute trop succinctement esquissé le plan de l'important ouvrage qui répond à une attente et se trouve appelé à rendre les plus grands services. Un dénombrement systématique des églises romanes lorraines ou de leurs vestiges (p. 193 ss.) met en évidence l'intérêt archéologique et artistique des monuments qui, s'ils sont étudiés dans le texte, sont regroupés dans un index alphabétique (p. 225 ss.). La bibliographie (p. 51 ss.) permet de constater le regain d'intérêt que suscite le sujet non seulement auprès des érudits chevronnés, parmi lesquels les archéologues allemands occupent une bonne place, mais aussi, et il faut s'en réjouir, auprès de jeunes universitaires, principalement de Nancy II, qui en ont fait le thème de mémoires malheureusement non imprimés. Un retour sur les études analytiques et les monographies publiées depuis un siècle, permet à l'auteur de dresser un bilan critique de l'acquis archéologique (p. 57 ss.) au départ de ses propos investigations. Pour finir, vingt programmes détaillés d'excursions apportent des renseignements précis facilitant au lecteur la découverte sur le terrain et attisant son désir de bientôt voir paraître le catalogue exhaustif espéré des édifices.

Eugène VOLTZ